Mots de passe

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **- (1984)**

Heft 752

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

La position de Pierre Lehmann dans un de ses articles de «Domaine Public» n° 696 est à cet égard inacceptable, lorsqu'il affirme que «la séparation entre les activités scientifiques, obéissant à un postulat d'objectivité, et les activités non scientifiques, est une séparation simpliste et probablement illusoire dans la mesure où chez la plupart des hommes, les deux types de réflexion coexistent».

Le problème de la ligne de démarcation entre rationalité scientifique et rationalité pratique est au contraire crucial, car il est au carrefour de la notion de responsabilité des scientifiques.
Dans le cadre de sa dynamique interne, la science ne peut en aucun cas s'imposer des finalités propres, une sorte de «Zweckrationalität», car son fonctionnement et sa démarche n'est pas fixée *a priori*, mais dépend d'une accumulation de résultats expérimentaux. Mais la ligne de démarcation entre la rationalité scientifique et la rationalité pratique représente la frontière au-delà de laquelle il est possible de rechercher, comme dirait Max Weber, un consensus sur les normes et les valeurs ultimes, de faire des choix qui ne peuvent résulter que des décisions prérationnelles de la conscience individuelle.
En clair, cela signifie que le domaine de la rationalité pratique doit rejeter tout complexe d'infériorité en face de l'expansion de la rationalité scientifique. Ce complexe peut être combattu et dissous par ce qu'on appelle l'éthique de la clarté, effort de la réflexion qui consiste à rappeler que la science a des limites, notamment qu'elle est incapable d'assumer une fonction critique sur sa finalité et que ce rôle appartient à d'autres.

Eric Baier

LE CARNET DE JEANLOUIS CORNUZ

La tâche de l'école

Moi, je suis bien content.
Je suis bien content, parce que désormais j'ai la conscience tranquille.

Et j'ai la conscience tranquille, parce que je viens de verser mon obole au Comité d'initiative *Oui à la vie*, qui se propose notamment de lutter contre le scandaleux libéralisme qui peu à peu s'est insinué en matière d'avortement — en particulier à la suite de toutes les initiatives, tentatives, etc., pour le *décriminaliser*. Voilà. Persuadé que vous partagez mon sentiment, je me dispense pour l'instant d'indiquer mes raisons... Mais si quelqu'un me les demande, je suis prêt à les donner! Dans le prochain numéro par exemple.

*

A propos de l'initiative *Une meilleure école pour tous*, sur laquelle nous sommes appelés à nous prononcer, je lis dans Maschino ces lignes outrancières, mais qui peut-être contiennent une once de vérité:

(La tâche de l'école) n'est plus d'instruire (d'autres canaux s'en chargent: les médias pour la «culture générale», les stages d'entreprise et autres recyclages pour les connaissances «sérieuses»), elle est de préparer les jeunes — en les détournant de toute activité intellectuelle — à devenir ce qu'ils seront demain: de parfaits consommateurs, complètement crétinisés, avides de gadgets et réfractaires, surtout, à toute idée. Ecole-garderie. Ou plutôt, annexe du supermarché. Qui donne au plus grand nombre le dégoût des études — c'est le signe incontestable de sa réussite — et ne porte guère préjudice à la minorité privilégiée: même s'il échoue au bac, un fils de cadre supérieur a une chance sur deux de se retrouver lui-même cadre supérieur.
Il est donc normal que l'institution ne spécialise pas son personnel, qu'elle embauche n'importe qui (à l'époque de Pompidou, elle a même recruté des militaires retraités!) et qu'elle se préoccupe comme d'une guigne de pédagogie et de psychologie de l'enfant. Des enseignants pédagogiquement valables seraient aussi déplacés, aussi gênants, que des élèves intelligents.
Bien sûr, la situation décrite par Maschino — qui poursuit en dénonçant les salaires dérisoires versés aux enseignants français et l'extrême vétusté, souvent, des locaux et des bâtiments — est très différente de celle de la Suisse en général et du canton de Vaud en particulier. D'ailleurs, bizarrement, l'auteur, ancien sympathisant du FLN algérien, contestataire s'il en fut, semble condamner les efforts faits depuis une vingtaine d'années pour «démocratiser» l'enseignement, atténuer la sélection, éviter qu'elle ne s'opère trop tôt, etc. Toutefois, son texte mérite d'être médité: et si, influencés par la France (et par l'Amérique) comme nous l'avons été si souvent dans le passé, notre système — le système actuel — ne tendait plus tellement à instruire qu'à préserver les droits d'une «minorité privilégiée»?
Or, la situation de la Suisse n'est pas celle de la France. La situation de la Suisse est la suivante: quand j'étais petit, nous étions quatre millions de Suisses, et on m'a expliqué que c'était grave, parce que la Suisse ne pouvait guère nourrir que trois millions d'habitants; aujourd'hui que nous sommes six millions (?), on peut, sans risque d'erreur, penser que la situation s'est aggravée — par conséquent, que nous avons un besoin *vital* d'avoir le plus grand nombre possible d'hommes et de femmes hautement qualifiés et qui donc aient suivi au moins l'école secondaire — et que par conséquent encore, un système qui sélectionnerait trop et trop vite *est mauvais* et doit être *rejeté*.

J. C.

MOTS DE PASSE

Ronald Duck

A force
de prendre un canard sauvage
pour le messager de Dieu
on l'a réélu.

Hélène Bezençon